

le livre est un yaourt, le livre est un espace

(pour un roman nouveau)

par Elisabeth Jacquet

1. Le livre est un yaourt produit en grande quantité.

Le livre est un yaourt sur les tables des libraires, les têtes de gondoles des « mégastores », dans les rayonnages des hypermarchés.

Il faut toujours inventer de nouveaux produits livres yaourts pour donner envie aux gens de les consommer :

aux fruits sexe exotiques ou fruits des bois abandons
à la vanille et sa petite histoire personnelle
au chocolat vedette café inceste caramel et cancons céréales
au bifidus trash à l'acidophilus scandale
aux milles ruses et trésors
aux plus d'un tour dans son sac

Le livre est une spécialité laitière à la gélatine pensée, une mousse de fruits à l'aspartam de rêve, un laitage enrichi en fer et vitamines qui mentent, bourré de A, B, C, D, PP, plein de E numérotés illisibles et indigestes.

- Tu rigoles mais essaie de trouver un yaourt normal, naturel, le truc basique...
- Je ne lis plus que des essais.
- C'est comme les plats cuisinés surgelés : au bout d'un moment, tu te rends compte que tout a le même goût.
- Je lis la philosophie, les classiques.

Le livre est un yaourt serré en piles en colonnes fanfreluches farandoles devant lesquelles errent nos regards perdus, indécis.

Il y en a tant comment.

Comment passer de cette offre absurde et illimitée à l'élection d'un sens qui ouvrirait sur l'infini ?

Comment échapper au tourbillon du Même pour retrouver le chatolement des objets singuliers ?

Enfin comment voir, dans ce livre tel qu'il nous est présenté, autre chose qu'un yaourt, autre chose qu'un produit, mais un espace où notre sensibilité trouverait un écho, à l'écart du brouhaha et des rumeurs ?

- Il y a trop de livres comme il y a trop de tout !

Sans doute mais chut ! attendez...  ...  ...     ...

☛ La politique de vente du livre, comme celle du yaourt, obéit à la même vision économique qui nourrit le système à partir d'une devise identique : les gens ingurgitent ce qu'on leur vend en masse

comme étant bon pour eux. Sous couvert d'une grande variété, plus nos produits seront uniformes, plus le choix sera restreint donc orienté vers ce que nous, les diffuseurs, désirons qu'ils achètent. Ainsi fabriquerons-nous de plus en plus de livres yaourts adaptés à ce que l'on pense être, d'après nos études marketing, le besoin du plus grand nombre.

...  ...

(Que devant ce flot monotone la lassitude nous gagne, la morosité l'emporte, et la désaffection des gens mais qui sont-ils, vous et moi ? Eux ? Nous tous ? pour la fiction littéraire s'amplifie, qui s'en soucie, pourvu que la machine continue de tourner et générer des offices, des stocks et des retours si bien ordonnés qu'ils font disparaître les déficits ?)

- Moi maintenant, je préfère voir un bon téléfilm que lire un roman !

Pourtant, s'agissant du roman justement, on observe qu'à cette saturation progressive de l'espace du marché et à son corollaire : celle des esprits, correspond comme en creux, en secret, une exploration de l'espace intrinsèque. Des écrivains se penchent sur le sens de la fiction aujourd'hui, et tentent de lui reconstruire un domaine approprié.

Car nous sommes ainsi faits que notre désir heureusement ne s'accommode pas si longtemps des limites qu'on lui impose. Et au temps purement économique — flux tendus, rotation, déperdition, réassort, course au profit — nous opposons la permanence d'un temps qui nous est propre, un temps en quelque sorte « gratuit », cette pulsation intime que nous réglons nous-mêmes, indépendamment des forces extérieures.

Telle est notre histoire, et l'histoire de cette histoire que raconte les livres :

2. tout le temps de notre existence, nous cherchons notre espace.

En nous, l'espace où l'on respire, où naissent et se déploient nos mouvements ;
en dehors de nous, notre lieu, celui que l'on peut habiter ;
à l'extérieur, celui où nous déployer dans la plus grande liberté possible.

Nous passons notre vie à explorer des espaces, à en changer, en découvrir, à rechercher ceux qui pourraient nous accueillir, assurer notre corps, affermir notre esprit.

Loin des grandes surfaces, nous vivons entre terre et ciel, dans l'espace de notre propre dimension.
A l'écart du bruit, nous construisons l'espace de notre propre pensée.

Cet espace est notre temps. Nous lui sommes liés depuis notre naissance jusqu'à notre mort, et même peut-être au-delà. L'au-delà, pour certains, n'est-il pas aussi une certaine idée de l'espace ?

L'art travaille avec l'espace, il travaille l'espace-même : la peinture, la sculpture, l'architecture, la poésie, la littérature.

L'art travaille avec le temps. C'est pour ça qu'il ne peut s'accomoder d'aucune forme de prolifération.

Un tableau est un espace, un livre est un espace. Il faut du temps pour les déchiffrer, les voir. Du temps aussi pour que cette singularité s'installe d'une génération à l'autre.

Le livre n'est pas seulement un objet composé d'une liasse de feuilles brochées et imprimées. Il est aussi un lieu.

Dans ce lieu, il se passe quelque chose, et la nature de ce qui s'y passe détermine son aspect.

Chaque livre constitue un lieu dédié à un événement déterminé : un roman, un poème, un essai, un écrit.

L'espace du livre n'appartient pas seulement à la poésie.

Il appartient à l'écriture qui l'habite, quelle qu'elle soit, vers ou prose, poésie ou narration.

3. Pourquoi me direz-vous, tandis que la poésie arpente depuis longtemps les pages en toute liberté sans que personne n'y trouve à redire, la narration demeure-t-elle si souvent confinée dans sa plus stricte linéarité ?

Mettez du blanc dans vos pages, du mouvement dans vos lignes, du vivace dans votre ponctuation, que se passe-t-il ?

« *Le lecteur ne va rien comprendre ! Le lecteur sera perdu !* »

Mais qui est *le lecteur* ?

Une espèce d'entité grisâtre, ectoplasmique, un mollusque géant doté du pouvoir magique *d'augmenter les ventes*, qui flotterait quelque part comme un extra-terrestre et duquel toute maison d'édition rêverait de s'attacher les grâces ?

Le lecteur ?

Une multitude d'esprits concentrée en un seul qui représenterait tous les autres selon le plus large dénominateur commun ?

Au fond *Le lecteur* n'est-il pas le fils de *La ménagère de moins de cinquante ans*, le petit fils du *Consommateur* ?

Cet endormi à qui il faut fourguer le plus grand nombre possible de yaourts, de programmes et de livres pour remplir les quotas ou écouler les stocks ?

Paradoxalement entouré de tous les égards : 🙄 surtout ne pas le brusquer ça nous ferait mal, respecter ses goûts que nous lui prêtons, penser à lui d'abord à nous, le mettre à notre place !

Avec pour mieux mentir cette curieuse manière de désigner comme étranger à soi, comme pur agent économique notre semblable : car enfin ne sommes-nous pas contemporains les uns des autres, respirant le même air, pareillement anxieux de notre existence ?

Et ne cherchons-nous pas encore dans les livres le reflet de nos propres questions ?

Réfléchissons : de quelle bibliothèque hériteront les descendants du *Lecteur* si nous continuons à le traiter ainsi ?

4. Parmi d'autres, le roman contemporain est un habitant du livre.
Il en investit l'espace avec ses conceptions, ses dispositions, ses exigences.
Il se l'approprie.

Les rythmes, les vitesses traversent les pages et les mots ont une matière, les caractères une épaisseur, une teinte ou un format qui tentent de traduire au plus près la variété et l'intensité des émotions et des affects.

Aujourd'hui, grâce à la technique, on peut entrer dans un livre comme on traverse un paysage. Ce qui est lisible par l'esprit peut aussi et d'une manière choisie, devenir ce qui est perçu par l'oeil ou par le coeur.

je t'aime n'est pas je t'aime
où es-tu ? n'est pas où es-tu ?

Il y a une esthétique de la page comme il y a une esthétique de l'image.
Un « art de vivre » du texte qui ne ressemble à aucun autre.

Penché sur son nouvel établi, en quête de liberté, l'artisan-écrivain s'efforce d'affiner le sensible, d'ouvrir toujours plus loin le champ de nos perceptions.

C'est pour toutes ces raisons qu'on ne peut fabriquer, produire, vendre et acheter tous les livres comme s'ils étaient des yaourts.

C'est aussi parce qu'on aura toujours besoin d'une fiction qui corresponde à notre façon d'être au monde, que par-delà le prêt-à-lire et ce que certains voudraient nous faire avaler, il est nécessaire que nos esprits contemporains, justement abreuvés d'images et de yaourts, reconnaissent cette nouvelle aventure qui les regarde, cherche à les rejoindre, et s'appelle encore « le roman ».